

Son adversaire rompit vivement et abaissa son épée.

—J'aurais pu vous tuer, lui dit-il d'une voix stridente, mais la mort par l'épée serait trop noble et trop belle pour vous. Voilà l'arme qui vous frappera, s'écria-t-il en brandissant la lame d'un long poignard qu'il avait tiré de sa ceinture.

Beaulieu poussa une exclamation d'indignation et de fureur, et se précipita d'un bond sur son adversaire.

Celui-ci était déjà en garde et, après quelques passes, durant lesquelles il eut l'air de jouer avec son ennemi, comme un tigre avec sa proie, liant rapidement l'épée du marquis, il la fit sauter à dix pas ; puis se précipitant sur lui, il lui plongea son poignard dans la gorge.

Beaulieu tomba comme une masse sur le gazon.

Son terrible adversaire se jeta sur son corps, et comme il allait expirer, en ouvrant démesurément des yeux torves et effarés, le vainqueur se pencha à son oreille et lui dit un nom qui lui arracha un sourd gémissement, puis son corps se tordit dans une dernière convulsion.

Le comte de Souvré qui ne comprenait pas le mot de cette sanglante tragédie et qui ignorait le secret de l'homme masqué, était livide et comme terrifié.

Ce combat dont l'issue avait été fatale pour son ami, avait un dénouement si inattendu, si foudroyant, qu'il en était comme hébété.

Cependant, sur l'ordre du jeune homme masqué, ses compagnons avaient fait un brancard avec des branches, et, tandis que sur un signe de leur chef, la plupart des spectateurs de ce drame sanglant se dispersaient dans la forêt, un groupe de quatre hommes, portant le cadavre du marquis et entraînant le comte de Souvré, se dirigeait, par des sentiers étroits, vers la cabane où nous avons vu La Fontaine, au début de ce récit, assister à une scène étrange et lugubre.

La course était longue, la marche ranima un peu les esprits du jeune de Souvré, et il se demanda ce qu'on allait faire de lui.

—Osez-vous m'égorger lâchement, demanda-t-il à ceux qui le conduisaient, et me trouvez-vous indigne de venger mon ami ?

—Pas de témérité, commanda un des hommes du groupe qui l'entraînait ; le chef n'a aucune haine contre vous ; vous aurez la vie sauve et votre liberté, si vous acceptez les conditions qu'on vous imposera.

—Des conditions ! s'écria le comte indigné, mon honneur et la soif de vengeance qui me brûle les repoussent toutes.

—C'est votre affaire. On ne touchera pas à un cheveu de votre tête, mais vous resterez notre prisonnier.

—Je serai libre un jour, et je vous ferai tous pendre.

—Vous faites bien de nous prévenir, nous serrons un peu plus vos liens.

—C'est un outrage gratuit que me fait votre chef, de ne pas se battre avec moi. A-t-il peur ?

Le jeune homme masqué qui jusque-là s'était tenu à l'écart, mais avait entendu ces dernières paroles, s'avança vers le jeune de Souvré, et de cette voix émue que dut employer Chimène pour dire au Cid : Va, je ne te hais point, il lui dit d'un accent doux et caressant :

—Je n'ai contre vous aucun ressentiment. Pour rien au monde je ne voudrais vous affliger et vous faire souffrir. Mais la sûreté de mes compagnons, les nécessités de ma vengeance me mettent dans l'obligation d'exiger de votre part des garanties et des sacrifices dont votre cœur souffrira profondément. C'est l'âme navrée que je vous les imposerai.

—Mais si votre vie ne court aucun danger, votre liberté ne vous sera rendue que lorsque vous aurez prêté le serment que l'on imposera tout à l'heure à votre honneur. J'ai dit. Criez, insultez-nous, nous ne relèverons pas vos injures et rien ne pourra fléchir notre résolution."

L'inconnu avait dit tout cela d'une voix ferme mais profondément triste.

Son regard, à travers les trous du masque, était doux et humide.

On sentait que cet homme obéissait à un grand, à un terrible et douloureux devoir.

On était arrivé près de la cabane.

Le cortège y pénétra, et le cadavre du marquis de Beaulieu fut étendu sur la table qui occupait le milieu de l'unique pièce de ce réduit grossier, dans la position où nous l'avons vu dans un chapitre précédent. Sur un signe du chef, le comte de Souvré fut amené près du corps de son ami.

—Comte de Souvré, s'écria alors d'une voix vibrante le jeune homme masqué, sur votre vie et sur votre honneur, jurez, en présence de ce cadavre, que vous garderez le secret de ce que vous avez vu, que vous ne rechercherez aucun de nous pour nous livrer à la justice ou pour venger votre ami qui avait mérité la mort ; jurez que vous romprez toute relation avec cette famille maudite du marquis de Beaulieu dont vous devez épouser la sœur !

—Sur ma vie, sur Dieu, sur mon âme, je jure ceci, répondit le jeune comte d'une voix éclatante et fière, en se penchant vers le cadavre du marquis, je jure ami, je jure, ô mon frère, car tu étais mon frère, que je te vengerai et que je ferai punir cette bande d'assassins ; et toi, chère Marie, que j'adore et que j'honore, je jure, dès que je serai libre et vengé, de mettre à tes pieds adorés mon nom et mon amour.

—C'est bien, dit l'inconnu d'une voix sombre, que l'on conduise cet homme en lieu sûr. Votre tête me répond de lui.

Deux hommes se jetèrent sur le jeune de Souvré, lui lièrent les mains, attachèrent un bandeau sur ses yeux, et l'entraînèrent hors de la cabane. Ils le guidèrent ainsi longtemps à travers les sentiers de la forêt. Puis, après deux heures de marche, le sentit qu'il suivait une route déclinante et qui lui semblait s'enfoncer sous terre. Enfin on lui fit descendre prudemment les nombreuses marches d'un escalier visqueux et glissant.

On lui ôta alors son bandeau, et, à la lueur rougeâtre d'une torche de résine, le jeune comte put voir qu'il avait été conduit dans un vaste souterrain dont on lui fit parcourir longtemps les profondes galeries.

— La suite au prochain numéro. —

On demande des agents dans chaque paroisse pour prendre des abonnements au JOURNAL DES FAMILLES. Nous donnerons une commission de 20 pour 100.